

Sur la terre, nous ne pouvons le voir tel qu'il est, et par conséquent nous ne pouvons renouveler pleinement en nous son image.

Pour nous, comme pour Moïse, il est le Dieu fort qui se cache; mais pour nous, comme pour Moïse, il se cache dans un buisson lumineux, dont la splendeur nous dit qu'il est là, et d'où sort une voix touchante.

Partout ses perfections se déploient et se révèlent; les cieus, l'univers, racontent sa gloire; et l'Écriture, pour qui la sait lire, nous conduit encore plus avant dans la connaissance de ses profondeurs. Oh! qui peut le voir, même au travers de tant de voiles, qui peut méditer sur sa nature et sur ses bienfaits, surtout qui peut l'attirer en soi par la force de la prière, sans en devenir plus saint et plus juste, sans s'approcher de sa face, tout en gémissant de n'en pouvoir supporter l'éclat, sans vivre davantage, en un mot?

Mais Dieu est Esprit. Ce qui nous éloigne encore de cette source de vie, c'est ce corps charnel et grossier, c'est cette enveloppe pesante, et c'est là un obstacle dont la mort seule peut nous délivrer.

Dès ici-bas nous pouvons diminuer son empire et son influence; nous pouvons, à l'exemple de Saint Paul, mater ce corps et le réduire en servitude, pour que lui-même il asservisse moins cet esprit qu'il tient enchaîné; mais le même apôtre nous apprend encore que la loi de ses membres était un esclavage qu'il ne pouvait rompre, et qui s'opposait au parfait affranchissement de son âme, à son entier retour à la vie.

Depuis que les générations se succèdent sur la terre, la mort n'a jamais oublié aucun homme; comme Dieu lui-même, elle ne fait aucune acception de personnes, elle ne reconnaît aucun privilège. Nous sommes tous placés devant une batterie invisible qui tonne sans cesse, et d'où peut partir, à chaque instant, la foudre qui doit nous frapper.

Mais pour que la mort nous rapproche de Dieu, pour qu'elle nous fasse vivre pleinement, il faut que la vie présente nous en ait déjà rapprochés.

Réduit à ramper devant ses propres esclaves, froissé, brisé sous leurs coups et privé par eux d'aliments, le roi détroné doit soupirer après le palais de sa gloire. Il doit sentir son opprobre et, au lieu de se repaître de quelques joies qu'on lui laisse dans son esclavage, il doit avoir assez de fierté et de grandeur d'âme pour désirer d'en sortir.

Le Christianisme ne sépare pas les moyens qu'il nous indique pour avoir la vie.

Il fait plus que les sages païens, qui ne savaient que parler de la vie: il nous en met en possession.—*"Semeur"* de *Pari*.

## Histoire d'un Livre.

(Fin.)

Remontant de trois siècles encore, nous arrivons à l'époque où l'une des races les plus illustres de la famille germanique, celle des Goths, venait de s'établir sur la rive romaine du Danube. Déjà quelques chrétiens qui se trouvaient parmi leurs captifs avaient prêché le Christianisme avec succès parmi eux. Ulphilas, qui descendait de quelqu'un de ces captifs, devint leur premier évêque, et il ne crut pas pouvoir mieux faire, pour attacher ces peuples à la religion de Jésus, que de traduire en leur langue la Parole de Jésus. En 380 ou environ, le Nouveau Testament existait donc dans l'un des dialectes de la langue germanique. Le fameux *Codex argenteus*, qu'on possède encore à Upsal, est une copie de cette antique traduction, et c'est en même temps, au milieu de bien d'autres, un monument fort heureusement placé sur la route où nous poursuivons, de siècle en siècle, les traces de ce Livre, pour arriver enfin à son origine.

Montons encore un demi-siècle, et nous y trouverons un monument d'un autre genre. Constantin s'était déclaré pour le Christianisme; mais, avec la paix au dehors, étaient

venues, pour l'Église, des agitations et des divisions intestines. Quelques esprits turbulents avaient attaqué une doctrine fondamentale de la religion chrétienne; Arius et ses adhérents niaient la divinité de Jésus-Christ. L'empereur crut bien faire en réclamant le secours de toute l'Église chrétienne pour vider une controverse qui menaçait si sérieusement la paix. Un concile fut convoqué à Nicée, en Bithynie, l'an 325; et si quelque chose est mis en évidence au sein de cette assemblée, où deux partis étaient en présence, c'est l'existence de notre livre. L'empereur l'avait fait placer sur un trône pour rappeler que c'était l'autorité seule du Livre sacré qui devait décider dans cette assemblée; et quand cette circonstance, que bien des historiens laissent inaperçue, ne serait pas exacte, il est certain que les orthodoxes en appellèrent constamment à l'autorité et aux décisions du Nouveau Testament, et que leurs adversaires ariens, bien loin de nier l'existence ou la présence de cette autorité parmi eux, essayaient aussi de lui arracher des oracles qui leur fussent favorables. Ainsi le Nouveau Testament existait déjà au commencement du quatrième siècle: les chrétiens du monde entier le reconnaissaient, à cette époque, comme l'autorité suprême en matière de foi.

Plus haut, nous entrons dans l'ère des souffrances du peuple chrétien; tout ce qui se passe au dedans et au dehors de l'Église nous révèle l'existence du Livre. Les païens le connaissent; ils savent que les chrétiens vont y puiser le courage qui leur fait braver la mort plutôt que de renoncer à leur foi, et la persécution est dirigée contre leur Livre aussi bien que contre eux. Ainsi, quand fut venu le jour marqué par Dioclétien et Galère pour recommencer une persécution qu'ils avaient résolu de porter jusqu'à l'extinction totale du nom chrétien, le premier acte des deux empereurs fut de faire brûler sous leurs yeux les copies des Saintes-Écritures qu'on trouva dans la grande église de Nicomédie. Ainsi, quand, remontant encore d'un siècle, nous arrivons à la terrible persécution de Sévère, laquelle ravagea tout l'empire, nous retrouvons encore les chrétiens possesseurs du Livre, et confessant, en face de leurs bourreaux, qu'ils y puisent leur foi et leur constance. J'en citerai un exemple.

La scène est dans une ville d'Afrique, de la province de Carthage; elle se passe devant le proconsul Saturninus; douze chrétiens ou chrétiennes sont amenés en sa présence: "Honnez notre prince et sacrifiez à nos dieux," dit-il aux femmes. Donata répond: "Nous honorons César, mais nous réservons à Dieu notre culte et nos prières." Le proconsul dit alors à Speratus: "Persévères-tu à être chrétien?"—Oui, je persévère; "répond Speratus: "que tous prêtent l'oreille: je suis chrétien." Ce que les autres ayant entendu, ils dirent aussi: "Nous sommes chrétiens." Le proconsul ajouta: "Vous ne voulez pas considérer votre danger, ni recevoir votre pardon?" Ils répondirent: "Faites ce qu'il vous plaira; nous mourrons avec joie pour l'amour de Jésus-Christ." Le proconsul demanda: "Quels sont les livres que vous lisez et que vous regardez comme sacrés?" Speratus répondit: "Les quatre Évangiles de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, les Épîtres de l'apôtre Paul, et toute l'Écriture qui est inspirée." Voilà donc, à la fin du deuxième siècle et au commencement du troisième, le Livre dont nous cherchons l'origine déjà connue, à Carthage; nous sommes bien près de la source. Tout le second siècle porte l'empreinte de l'existence de l'Évangile; l'Église le tient pour authentique. Les nombreuses apolo-